

1

Le Cosmos et le Logos : la question de la liberté

« Si l'on pose avec Pythagore, que le Cosmos est le lieu de l'existence réglée et uniforme et l'Ouranos le lieu du devenir et du mouvant, on peut dire que toute la métaphysique moderne porte l'Ouranos au sommet de ses valeurs et tient le Cosmos en fort médiocre estime. »

Julien Benda, *La Trahison des clercs* (1927), Paris, Grasset, 1977, p. 247.

Si on accepte d'entendre par philosophie l'attitude à la fois réflexive et critique qui fait porter la pensée personnelle sur la compréhension globale de l'être et sur ce qu'il convient de faire de sa vie, alors la recherche de son origine possible apparaît vite comme une tâche à la fois interminable et indécise. Faut-il se tourner vers la réflexion orientale (Numénios¹), vers la mystique indienne (Burnet²), vers la science égyptienne (Röth³), vers la religion babylonienne

-
1. « Qui est Platon, sinon Moïse attique (parlant grec)? », Fragment 8, in Numenius d'Apamée (vers 155) : *Fragments*, édition et traduction Édouard des Places, Paris, Belles Lettres, 1973.
 2. John Burnet, *L'Aurore de la philosophie grecque*, Paris, Payot, 1919.
 3. Eduard Röth (1923), *Geschichte Unserer Adendlandliche Philosophie*, Londres, Nabu Press, 2004.

(Gladisch¹)? Sans aucun doute ces peuples ont produit des représentations globales du monde. Ces représentations visent même à la cohérence explicative. Pourtant, même lorsqu'elles élaborent spéculativement la notion d'« Être un et universel caché sous les apparences changeantes du monde », comme le bouddhisme par exemple, elles appartiennent plus au champ de la sagesse théologique qu'à celui de la philosophie proprement dite entendue comme *recherche* interminable des conditions de cette possible sagesse. Les modèles proposés relèvent d'ailleurs plus du religieux que de l'incertitude philosophique proprement dite.

D'une manière générale, lorsqu'elle a proposé des explications de l'univers, la pensée orientale s'est exprimée au travers de mythes, proposant des modèles explicatifs plus dogmatiques que réflexifs. Même lorsqu'elle laisse quelque place à l'inquiétude en morale, elle ne fait jamais de ce sentiment le point de départ, le centre et le point d'aboutissement d'une attitude cognitive et éthique valorisée. De fait, elle a proposé des sagesse véritables et non des « aveux d'ignorance ou d'impuissance devant la certitude » comme le fait la philosophie émergente. Quand bien même les religions venues d'Orient auraient eu quelque influence sur la religion grecque, hypothèse probable, c'est cependant plus en termes de rupture que de continuité qu'il convient de comprendre le rapport de la philosophie grecque aux diverses doctrines qui ont précédé son apparition et qui relèvent plus de la théologie ou de la morale immédiatement pratique que de la réflexion critique sur la religion ou l'éthique. Théodore Gomperz rappelle donc très justement dans *Les penseurs de la Grèce* que, contrairement à l'opinion courante, la pensée philosophique qui semble émerger dans le monde grec quelques siècles avant J.-C., possède vis-à-vis de la pensée orientale une autonomie quasiment complète². S'ils héritent effectivement de nombre de matériaux conceptuels, s'ils reçoivent des ébauches d'explications de l'univers, il n'empêche qu'au travers des efforts d'explication à la fois globalisante et purement rationnelle qu'ils proposent, les philosophes grecs, singulièrement Pythagore ou Thalès, rompent radicalement avec la tradition orientale.

-
1. Auguste Gladisch (1922), *Die Religion und die Philosophie in ihrer weltgeschichtlichen Entwicklung und Stellung zu Einander nach Urkunden*, Londres, Nabu Press, 2010.
 2. Théodor Gomperz (1902), *Les Penseurs de la Grèce*, Paris, Alcan; Lausanne, Payot, 1910.

Si la religion et la civilisation grecques, viennent probablement d'Égypte, comme nous le rappelle Hérodote; si, de plus, les mathématiques trouvent une source probable en Inde, si l'essor de la réflexion grecque a bien pour siège la côte d'Asie Mineure, plus proche de l'Orient que la Grèce continentale, il reste que le questionnement proprement réflexif et critique qu'inaugure la philosophie grecque se pose en rupture avec toute la tradition orientale. Qu'il s'agisse de liberté politique ou de connaissance rationnelle, la pensée orientale reste caractérisée par les préoccupations utilitaires et des représentations empiriques, même dans le champ des idées religieuses; la philosophie grecque en revanche développe l'idée d'une réflexion désintéressée, à la recherche constante de ses propres fondements et, de plus, valable universellement, c'est-à-dire pertinent pour toute pensée possible.

De plus pourquoi arrêter la recherche à tel moment plutôt qu'à tel autre? Il ne faut jamais perdre de vue que la recherche des origines, comme celle des « racines », aujourd'hui tellement à la mode, est nécessairement condamnée à l'impuissance d'une poursuite interminable. Se reposera sans cesse, en effet, la question des origines des origines, puis des origines de ces dernières et ainsi de suite à l'infini. Aussi est-il plus prudent de se contenter de tenter de rechercher et de repérer les traits qui semblent caractéristiques de l'approche philosophique hellénique, précisément dans ce qui fait son originalité par rapport aux dogmes antérieurs. Deux caractéristiques singulières et originales semblent essentielles à saisir d'emblée:

- la pensée philosophique manifeste l'exigence d'une mise en ordre, harmonieuse et réglée, de l'univers dans sa globalité en vue de le rendre pensable: il s'agit de saisir l'ensemble de ce qui existe, l'Univers, non comme une juxtaposition d'éléments accidentels, une sorte d'*acosmia* incompréhensible, mais bien comme un tout dont la raison d'être réside dans sa propre cohérence. L'Être est une totalité, à la fois finie et pensable dans son ordre même. Ce que traduit l'idée de *Cosmos*;
- cette mise en ordre, ce n'est plus seulement à la théologie d'en rendre compte au travers de mythes cosmologiques où les métamorphoses les plus mystérieuses le disputent aux fantaisies imaginatives les plus irrationnelles. La solution explicative se doit désormais d'être acceptable par la seule pensée logique au sein de laquelle la pensée classificatrice et les mathématiques jouent un rôle majeur. Le *Logos* est alors l'outil universel humain qui

permet d'accéder au principe d'ordre de l'univers par la seule force de sa réflexion et son souci de cohérence. C'est proprement une « théorie » de l'univers, au sens de vision à la fois globale et synthétique de l'ensemble de ce qui est, que la réflexion se doit de produire, armée des seules forces rationnelles dont le modèle est prioritairement mathématique.

Comment comprendre au plus près cette double exigence ?

« Sauver les phénomènes ! »

Par cette formule, Eudoxe de Cnide (406-355 av. J.-C.) résume clairement l'intention prioritaire de la pensée originale qui s'était mise en place en Grèce à l'aube du V^e siècle. Au plan astronomique, conjuguant calcul mathématique, géométrie et observation, Eudoxe imagine un ingénieux système cosmologique de sphères homocentriques afin de rendre compte des mouvements célestes. Conformément aux hypothèses de Platon, il tente de comprendre les déplacements apparents des planètes (les « phénomènes » au sens premier d'apparences astrales visibles) à travers la combinaison de mouvements circulaires uniformes. Mais son but n'est pas seulement de rendre compte de quelques déplacements ; ce qu'il souhaite, c'est expliquer l'intégralité de ce qui est donné au regard. Son but est de « sauver » *tous* les phénomènes, autrement dit de présenter dans sa cohérence interne la totalité de ce qui est en apparence sans unité ni lien. Fondant ainsi l'astronomie sur le simple calcul, arithmétique et géométrie réunies, il traduit dans le champ de l'observation des astres un désir de compréhension qui sera celui de la philosophie à sa naissance pour ce qui est de l'ensemble de l'Être. Pourquoi ce besoin ? Quelle en est l'origine ?

Des philosophes comme Platon ou Aristote, en dépit de leurs divergences, sont d'accord pour trouver sa source principale dans l'inquiétude face au constat du changement qui semble emporter toute chose, « les faisant naître et périr sans explication apparente¹. » Le désordre et la mobilité permanente semblent le lot des hommes condamnés à vivre dans l'incertitude. Or ils ont à la fois besoin de sécurité et de stabilité. C'est alors l'incertitude inquiète qui serait à la source de la philosophie. L'ensemble de ce qui existe est voué à l'éphémère, au passager ; le monde se donne comme perpétuelle mouvance, à

1. Platon, *Le Banquet*, 207 d. Voir aussi *Apologie de Socrate*, 21-22.

la fois désordre imprévisible et instabilité angoissante. L'idée de constituer une représentation rationnellement ordonnée du monde comme un tout stable, organisé, cohérent paraît signer l'acte de naissance de la philosophie. Elle est une réponse pour tenter de découvrir quelque permanence dans le devenir fluctuant, un peu de stabilité dans le changement, de l'identique sous la diversité. À l'*acosmia* apparente, la réflexion tente d'opposer un *cosmos*. D'où la visée unitaire de la philosophie grecque : trouver le principe fondamental qui conserve permanence et stabilité à travers l'ensemble du devenir et permette de dévoiler un ordre stable et cohérent sous le chatoiement des « apparences ». Il est d'ailleurs possible de présenter les premiers philosophes de l'Antiquité en fonction de l'orientation intellectuelle qui préside à leur recherche d'un principe d'ordre de l'univers.

Ce qui perdure, identique à soi, sous le changement apparent est-il de l'ordre de la nature, autrement dit de la matière dont les choses sont composées ? Thalès le pense pour qui la substance est l'eau. Pour Anaximandre, le principe premier est dans la terre qui supporte la lutte entre les contraires : le chaud et le froid, le sec et l'humide. Pour Anaximène, la substance est l'air qui produit tout ce qui existe par un mouvement de condensation et de dilatation. Ne serait-ce pas plutôt le feu, « éternellement vivant » ainsi que le croit Héraclite, qui permettrait d'atteindre et de comprendre cette « harmonie invisible » dont parle le fragment 54, au-delà du « combat, père de toute chose » (fragment 53) ?

Ce qui reste permanent à travers le devenir est-il à rechercher du côté de corps élémentaires qui entrent dans la composition des choses visibles et permettent d'en expliquer les perpétuelles transformations ? Empédocle voit quatre « substances » fondamentales : l'eau et la terre, l'air et le feu, dont les choses ne sont que le mélange occasionnel ; l'ensemble de ce qui naît et meurt vient du mélange de ces éléments premiers. Les atomistes, avec Leucippe et Démocrite, proposent l'existence de corps élémentaires dont chacun est une substance absolument pleine. Les corps sont le résultat de la combinaison de ces éléments « insécables » les plus lourds ; les âmes seraient composées d'atomes plus légers et plus mobiles.

Faut-il, à l'inverse de l'orientation matérialiste de cette première philosophie physique, rechercher les principes de stabilité du côté de l'intelligence ou de l'esprit ? Anaxagore pose, sans doute le premier, la pensée organisatrice comme ce qui existe pour soi, se dirigeant soi-même, indépendamment des

choses mais les gouvernant au titre de principe d'organisation. Parménide, comme son disciple Zénon, ramène ce qui existe véritablement à la pensée. Elle seule est « une, incréée et indestructible ». La multiplicité et la mobilité des choses et des événements ne sont qu'apparences illusoires. Chez Anaximandre, l'« illimité » seul existe, dont la sphère parfaite est l'image paradoxale. Pour Pythagore, la vraie réalité n'est pas dans les choses matérielles mais dans l'harmonie des nombres qui gouvernent le monde et sont au-dessus des choses périssables. Le principe d'ordre s'oriente vers une sorte d'explication métamathématique que l'on voit aussi se dessiner dans le dernier platonisme.

Par-delà la diversité que présentent ces premiers penseurs de la Grèce antique, un point commun subsiste: tous enracinent leur démarche propre dans l'étonnement et l'inquiétude qui naît au regard du changement qui emporte les choses et les êtres, les faisant apparaître et disparaître sans raison apparente. Face au désordre et à l'instabilité, la philosophie apparaît alors comme exigence d'ordre et de permanence. Elle répond en ce sens à la question radicale, toujours la même mais qu'on peut formuler de diverses manières: qu'est-ce qui reste identique sous le changement? Qu'est-ce qui subsiste sous ce qui devient? Quelle est la nature de ce qui reste stable sous l'universelle mobilité? Autrement dit: qu'est-ce que l'Être? Au-delà de cette question radicale touchant la connaissance, surgit l'autre interrogation qui renvoie à la finalité même du questionnement philosophique: il s'agit certes de connaître, de comprendre mais aussi de rechercher quelle place doit occuper l'homme, désireux de stabilité, dans cet univers instable dont le principe d'harmonie est obscur.

À la fin du *Phèdre*, Platon oppose celui qui sait, ou croit savoir, le sage (*sophos*), à celui qui ignore mais qui sait cependant qu'il ignore¹. Le premier est « comme un dieu » qui possède le vrai et, de ce fait, n'a rien à acquérir; le second n'est qu'un homme qu'habite le souci de comprendre issu du fait de la reconnaissance de son ignorance. On devrait nommer ce dernier « ami de la sagesse » (*philosophos*). En effet, loin de posséder la certitude, il la recherche et ce désir « le pousse vers le haut » comme dit Pierre Jaccard². « Aussi vaudrait-il mieux comprendre *philein* comme le fait de « déployer son être

1. Platon, *Phèdre*, 278 d.

2. Pierre Jaccard, *Introduction à la philosophie occidentale*, Paris, Agora poche, 2008, p. 20-21.

propre ». La *philosophia* c'est la tentative de l'homme pour atteindre son être propre: l'être propre de l'homme, c'est son *séjour* propre. » Il convient de ne pas oublier ici que sans doute Pythagore et Héraclite furent les premiers, avant même Socrate si on en croit Cicéron¹, à refuser d'être désigné comme sage (*sophos*). Pythagore disait de lui « qu'il ne connaissait aucun art utile à l'action mais qu'il n'était que *philosophos* », ajoutant, afin d'être clairement compris, « qu'il faisait partie de ceux qui recherchent gratuitement la sagesse et qui tiennent tout le reste pour peu de chose. C'est en effet ce que veut dire philosophe². » Il ne s'agit donc pas seulement de connaître, mais bien d'atteindre à la conscience critique de ses propres représentations. Quelle est-elle ?

Philosophie, technique et religion

On pourrait objecter, à ce niveau de la présentation, que ce besoin de connaissance stable et assurée n'a rien de bien original. Il apparaît clairement dans des pratiques aussi anciennes que l'humanité même. La religion et la technique ne sont-elles pas des réponses à cette inquiétude face à l'incertitude du devenir ? La première propose une réponse en forme d'interprétation totalisante, à la fois globale et rassurante, de l'intégralité de tout ce qui est, qui fut et qui sera. On ne saurait alors espérer plus rassurant qu'une réponse religieuse aux incertitudes du devenir. La seconde apporte des solutions pratiques aux difficultés liées à la nature et à la vie quotidienne. À la *Théogonie* répondent *Les Travaux et les Jours* du même Hésiode. Certes, ces réponses sont partielles ; elles permettent cependant de faire face à l'incertitude de l'existence et à l'angoisse de la mort. Elles disent aux hommes leur place dans l'univers ainsi que les tâches qu'ils doivent y accomplir. Ici encore, comme dans le cas de la tradition orientale, la réflexion philosophique apparaît bien plus en rupture qu'en continuation du souci religieux ou technique.

1. Cicéron, *Tusculanes*, V, ch. III, § 7-9.

2. Suivant Burnet (*Early Greek Philosophy*, Londres, 1919, trad. franç. : *L'Aurore de la philosophie grecque*, Paris, Alcan, 1920), le premier emploi de *philosophos* figurerait dans un fragment attribué à Héraclite au début du V^e siècle. Le père de l'immobilisme et de l'Intelligence universelle ne voulait pas être confondu avec les sages célèbres qui parcouraient déjà la Grèce afin de vendre un savoir présenté comme sagesse absolue : « Il faut que les philosophes soient avertis (inquiets et curieux à la fois) de toutes choses. » Jean Voilquin, *Les Penseurs grecs avant Socrate de Thalès de Milet à Prodicos*, Paris, Garnier-Flammarion, 1964, p. 76.

Par rapport à ce dernier, essentiellement utilitaire et répondant à des besoins particuliers, la philosophie prétend apporter des réponses universelles. La connaissance que vise le besoin philosophique se veut indépendante des circonstances particulières; elle vise au-delà des simples constats empiriques ou des réalisations pratiques. À l'arpentage, savoir utilitaire, répond la géométrie, science désintéressée de la construction des figures dans l'espace. À l'art du calcul commercial répond la science des opérations sur les nombres. Aristoxène, disciple d'Aristote, rappelle que Pythagore fut le premier à étendre le savoir « au-delà des besoins des marchands ». Quant à Platon, dans la *République*, il insiste sur le fait qu'il ne faut pas confondre celui qui est « avide de comprendre » (*philomathês*) celui qui est « avide de richesse » ou de réussite sociale (*philokrematon*). Le second est soucieux de puissance et d'emprise sur les hommes, le premier cherche à comprendre l'ensemble de ce qui est pour y trouver sa place légitime. Il relie les choses entre elles par la réflexion théorique, afin de comprendre la nature du lien qui l'unit à l'ensemble de ce qui est.

Le modèle de pensée du bâtisseur égyptien ou du navigateur phénicien, soucieux de connaissances immédiatement empiriques, est prioritairement dominé par des préoccupations utilitaires; le philosophe, à l'inverse, se soucierait de tendre vers un modèle désintéressé, valable pour toute pensée, de représentation du monde. D'où l'idée de considérer le *Cosmos* comme l'ensemble de l'univers envisagé comme un système ordonné de manière interne, obéissant à ses propres lois. On pense le monde comme un tout dont les parties sont rattachées les unes aux autres par des liens d'harmonie de telle sorte que l'ensemble puisse être considéré comme un ensemble solidaire. Au dire de Philolaüs (*Fragments*, I), c'est Pythagore qui aurait employé le premier le terme *Cosmos* pour désigner l'univers en tant que lieu de l'existence ordonné selon des règles générales accessibles à la pensée humaine.

La manifestation la plus éclatante de cet ordre reste, aux yeux des cosmologues grecs, la description du système astronomique de l'univers. La révolution des astres s'accomplit selon un rythme régulier, éternel dans son mouvement quoique réalisé dans un espace fini. Tout semble réglé par des lois internes. L'idée d'éternel retour se conjugue à celui de sphère parfaite, image de l'harmonie (Platon, *Gorgias*, 507e-508a et Xénophon, *Mémoires*, I, 1, 11). Quand bien même le monde « sublunaire » ne présenterait pas la même perfection que le monde « supralunaire », c'est-à-dire celui dont les parties sont rattachées les unes aux autres par des liens mathématiques d'harmonie, il convient d'en